Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 16 (1871)
Heft: 3

Artikel: Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870 [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-332668

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

No 3. Lausanne, le 25 Janvier 1871. XVIe Année.

SOMMAIRE. Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870. (*Suite*) — A propos de Spicheren. — Guerre franco-allemande. — Nouvelles et chronique.

REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Rapport du général Herzog, avec annotations. (*Fin*) — L'art de bien viser. — Rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin, du 13 août au 29 octobre 1870, par le commandant en chef maréchal Bazaine.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF ET RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DE 1870.

(*Suite.*)

Notre résumé des précédents numéros s'arrête à la fin de la chaude et importante action du 18 août sous les murs de Metz, dite bataille de Gravelotte. L'armée de Bazaine était, au prix de grands sacrifices, il est vrai, coupée définitivement des autres forces françaises et rejetée dans Metz où elle allait être bloquée. Ce blocus constitue en quelque sorte une affaire à part dans les événements subséquents. A cet égard nous nous en référons, pour le moment, au « Rapport sommaire du maréchal Bazaine » que nous publions textuellement ci-dessous (page 92) et que nous compléterons prochainement par quelques indications officielles allemandes qui n'ont pas encore été fournies. Avec les nombreuses controverses dont le blocus et la reddition de Metz ont été déjà et seront encore sans doute l'objet (1), ces gigantesques épisodes de la guerre de 1870 pourront être suffisamment connus, relativement au moins, pour qu'on puisse baser sur eux quelques appréciations critiques.

L'autre série des événements militaires a mené, depuis le 18 août, à la journée de Sedan et à la République française du 4 septembre, bientôt suivies du siége de Paris et d'un tout autre genre de guerre.

Nous avons déjà raconté les opérations principales de la catastrophe de Sedan d'après les documents prussiens (2). Revenons-y d'après les sources françaises. Ces sources sont peu nombreuses et peu détaillées jusqu'à ce jour. La plus importante est la brochure d'un aide-de-camp de Napoléon III : « Campagne de 1870. Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan », éditée d'abord à Bruxelles (3). Nous lui emprunterons les extraits suivants :

Cependant cette suite non interrompue d'événements malheureux (du 16 au 18 août) avait produit à Paris une vive impression, et les ministres inquiets de cet état de choses avaient cru pouvoir jusqu'à un certain point s'affranchir de l'action constitutionnelle que l'Empereur devait exercer, puisqu'il n'avait donné à la Régente que des pouvoirs restreints. Ainsi ils convoquèrent les chambres sans même en référer à l'Empereur, et, dès que celles-ci furent assemblées, ce fut, comme toujours dans les malheurs publics, l'opposition qui vit grandir son influence et qui paralysa le patriotisme de la majorité et la marche du gouvernement.

(1) Voir entr'autres *Revue militaire suisse* de 1870, nos 21 et 23.
(2) Idem, nos 18 et 19.
(3) 1 broch. gr. in-8o de 29 pages et deux plans. Prix : 75 centimes ; librairie Georg, à Genève.

Depuis cette époque les ministres semblèrent craindre de prononcer le nom de l'Empereur, et celui-ci, qui avait quitté l'armée et ne s'était dessaisi du commandement que pour reprendre en main les rênes de l'Etat, se vit bientôt dans l'impossibilité de remplir le rôle qui lui appartenait.

Parvenu au camp de Châlons, l'Empereur y trouva le duc de Magenta et le général Trochu; ce dernier avait été nommé par le ministère de la guerre commandant des troupes réunies au camp. Ces deux officiers généraux furent appelés par l'Empereur en un conseil auquel assistèrent le prince Napoléon, le général Schmitz, chef d'état-major du général Trochu, et le général Berthaut, commandant la garde nationale mobile. Il fut décidé que l'Empereur nommerait le général Trochu au commandement de l'armée de Paris, que les troupes réunies à Châlons se dirigeraient vers la capitale sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, que la garde nationale mobile se rendrait au camp de St-Maur, à Vincennes, et que l'Empereur irait à Paris comme son devoir l'y appelait.

Lorsque cette décision fut connue du gouvernement, elle suscita une vive opposition. Bien des objections furent présentées: « Paris, disait-on, est en parfait état de défense, sa garnison est nombreuse; l'armée de Châlons doit être employée à débloquer Metz; la garde nationale mobile serait un danger pour la tranquillité de la capitale; le caractère du général Trochu n'inspire aucune confiance; enfin, le retour de l'Empereur à Paris serait très mal interprêté par l'opinion publique. »

Néanmoins on se décida à exécuter les ordres de l'Empereur tout en insistant sur l'opportunité de secourir le maréchal Bazaine. Mais le duc de Magenta fit connaître au ministre de la guerre qu'il croyait que la marche vers Metz serait de la plus haute imprudence et signala tous les périls que présentait une semblable opération.

En effet, à cette époque, les armées prussiennes occupaient les deux côtés d'un triangle dont nous devions parcourir le troisième côté. Le prince Frédéric-Charles bloquait Metz avec 210,000 hommes. Le prince royal de Saxe occupait, avec 100,000 hommes, le pays qui s'étend de la frontière belge à Verdun et reliait sa gauche à l'armée du prince royal de Prusse qui, à la tête de 150,000 hommes, avait établi son quartier-général à Bar-le-Duc.

Il déclara donc qu'il ne voulait pas exposer des troupes encore imparfaitement organisées à faire devant un ennemi très supérieur en nombre une marche de flanc extrêmement périlleuse, et annonça qu'il allait s'acheminer vers Reims, d'où il pourrait se porter soit sur Soissons soit sur Paris. « C'est seulement sous les murs de la capitale, disait-il, que mon armée reposée et reconstituée pourra offrir à l'ennemi une résistance sérieuse. » En conséquence l'armée fut dirigée sur Reims le 21, et prit position en arrière de cette ville. Mais le langage de la raison n'était pas compris à Paris: on voulait à tout prix donner à l'opinion publique la vaine espérance que le maréchal Bazaine pourrait être secouru, et le duc de Magenta reçut du conseil des ministres, auquel s'étaient adjoints le conseil privé et les présidents des deux chambres, l'injonction la plus pressante de marcher dans la direction de Metz.

Le maréchal de Mac-Mahon, homme de devoir avant tout, obéit et résolut de courir la chance qui lui était présentée; tout ce qui ressemblait à un sacrifice pour le bien public allait à son âme élevée et il était flatté de l'idée qu'en attirant à lui toutes les forces ennemies il délivrait momentanément la capitale et lui donnait le temps de terminer ses moyens de défense. Quant à l'Empereur il ne fit aucune opposition. Il ne pouvait entrer dans ses vues de résister aux conseils du gouvernement de la Régente, laquelle montrait autant d'intelligence que d'énergie au milieu des plus grandes difficultés, quoiqu'il vît que son action s'effaçait complétement puisqu'il n'agissait plus ni comme chef du gouvernement, ni comme chef de l'armée: il se décida à suivre de sa personne les mouvements de l'armée, sen-

tant bien cependant que, s'il y avait des succès, tout le mérite en serait attribué comme de juste au général en chef et que, en cas de revers, on ferait retomber la responsabilité sur le chef de l'Etat.

Il n'est pas inutile d'examiner de quels éléments était composée l'armée de Châlons. Le 1er corps, formé en majeure partie des régiments d'Afrique, avait fait preuve à Freischweiller d'une héroïque valeur que l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi avait seule pu vaincre. Vivement impressionnées par la défaite et les effets foudroyants de l'artillerie prussienne, ces troupes rapportaient du champ de bataille des dispositions fâcheuses que leur retraite jusqu'à Châlons, des marches incessantes et longues, des privations matérielles avaient encore aggravées. Le maréchal de Mac-Mahon ne se le dissimulait pas et comprenait qu'avant de les ramener au feu, il eût été sage de leur donner le repos et le temps capables de les raffermir. C'étaient nos plus vieilles troupes; entourées de la renommée qui s'attache à bon droit aux soldats d'Afrique, elles l'avaient amplement justifiée. Le spectacle de leur découragement donné au reste de l'armée était donc doublement à craindre.

Déjà le 5me corps en avait particulièrement ressenti l'effet. Epuisé, lui aussi, par des marches précipitées qui l'avaient porté de Bitsche à travers les Vosges par Neuf-Château et la Haute-Marne jusqu'au camp de Châlons, ayant perdu sans combattre une partie de son matériel et presque tous ses bagages, le 5me corps offrait un aspect de lassitude et de désorganisation de nature à inspirer de vives inquiétudes.

Le 7e corps, dont l'organisation tardive était à peine terminée, n'avait sans doute pas traversé les mêmes épreuves que les deux précédents; mais, par suite de la longue marche en arrière qui l'avait ramené de Belfort, à travers Paris, au camp de Châlons, il ne présentait pas la solidité qu'on aurait désirée.

Quant au 12me corps, de création toute récente, il comprenait des éléments de valeur bien diverse. La 1re division se composait de régiments neufs sur lesquels on avait raison de compter; la 2me, de quatre régiments de marche formés de quatrièmes bataillons avec des cadres incomplets et des soldats qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil. La 3me division enfin, de quatre régiments d'infanterie de marine qui se sont bravement comportés à Sedan, mais qui, peu habitués aux longues marches, allaient semer les routes de traînards.

Telles étaient les troupes auxquelles on allait imposer le plan de campagne le plus difficile et le plus téméraire.

L'armée revint donc sur ses pas et partit de Reims le 23; mais, à peine avait-elle fait une marche en s'établissant sur la Suippe, à Bethinville, que la difficulté des approvisionnements obligea le maréchal de Mac-Mahon à se rapprocher de la ligne du chemin de fer. Il fit un mouvement sur sa gauche et arriva à Rethel, le 24, afin de donner à ses troupes plusieurs jours de vivres. Cette distribution occupa toute la journée du 25. De Rethel, le quartier-général fut porté à *Tourteron*.

Depuis le commencement de la guerre le prince impérial, malgré son jeune âge, avait toujours suivi son père et partagé, à travers toutes les péripéties, les fatigues de la campagne; mais, en présence des dangers exceptionnels qui nous menaçaient, le maréchal insista auprès de l'Empereur pour que le prince impérial fût éloigné du théâtre de la guerre. Il partit donc à son grand regret pour Mézières et se rendit ensuite en Belgique lorsqu'il apprit la nouvelle de la capitulation de Sedan.

Le 27, l'armée arriva au *Chêne-populeux*. A cet endroit, l'armée du prince de Saxe avait fait sa jonction avec celle du prince royal de Prusse et leurs avant-gardes étaient déjà aux prises avec les corps des généraux de Failly et Douay. Le maréchal, voyant l'ennemi le gagner de vitesse, résolut, pour sauver la seule armée que la France eût encore disponible, de reprendre la direction de l'ouest. Il donna aussitôt des ordres dans ce sens; mais, pendant la nuit, il reçut par le

télégraphe l'injonction formelle de continuer sa marche vers Metz. Certes l'Empereur pouvait s'opposer à cet ordre, mais il était décidé à ne point contre-carrer la décision de la Régence, et il était résigné à subir les conséquences de la fatalité qui s'attachait à toutes les résolutions du gouvernement. Quant au duc de Magenta, il se soumit de nouveau à la décision venue de Paris, et reprit la direction de Metz.

Ces ordres et contre-ordres amenèrent des ralentissements dans les mouvements. Le quartier-général atteignit *Stonne*, le 28; par malheur, les différents corps d'armée éloignés les uns des autres ne purent se grouper autour de cette position, et ceux de Failly et de Douay furent attaqués isolément.

L'intention du maréchal était d'arriver à Stenay et de là à Montmédy; mais déjà l'ennemi était en force dans la première de ces deux villes : l'armée prussienne avait fait des marches forcées, tandis que, encombrés de bagages, nous avions mis avec des troupes fatiguées six jours à parcourir vingt-cinq lieues. Il fallut alors établir le quartier-général à Raucourt, afin de passer la Meuse à Mouzon.

Tandis que, dans la matinée du 30 août, une partie de l'armée opérait ce mouvement, déjà exécuté la veille au soir par le général Lebrun, les corps de Failly et de Douay, restés sur la rive gauche de la Meuse, en venaient aux prises, vers Beaumont, avec l'avant-garde de la grande armée prussienne. Le corps de Failly, vivement poussé par les troupes qui l'attaquaient, fit bonne contenance pendant plusieurs heures, mais il finit par être rejeté en désordre vers Mouzon. La brigade envoyée pour le soutenir fut entraînée dans la retraite. De son côté, le général Douay, arrivant à Remilly, dut traverser le passage étroit de la Meuse, qui présentait les plus grandes difficultés; le désordre se mit aussi dans ses troupes. Enfin le corps du général Ducrot atteignit Carignan après une marche longue et pénible.

Pour la troisième fois, le maréchal de Mac-Mahon fut contraint de renoncer au projet d'aller au secours du maréchal Bazaine, et, dans la nuit du 30, les événements de la journée lui ayant démontré l'impossibilité d'atteindre Montmédy, il donna l'ordre de se retirer sur Sedan.

Cette ville, classée comme place forte, est dominée de tous les côtés et incapable de résister à la puissance de la nouvelle artillerie. Elle était d'ailleurs incomplétement armée et mal approvisionnée, ne possédait aucun ouvrage extérieur et ne pouvait offrir aucun appui à une armée en retraite. A vrai dire, elle n'avait d'importance que parce qu'elle se reliait à Mézières et à Paris par la ligne du chemin de fer qui, passant par Hirson, était le seul moyen de ravitaillement.

Les troupes, affaiblies par des marches continues, affectées par des échecs successifs, rétrogradèrent sans beaucoup d'ordre vers Sedan : elles y arrivèrent harassées dans la nuit du 30 au 31 et dans la matinée du 31.

(A suivre.)

A PROPOS DE SPICHEREN.

> Nous croyons que l'on peut déjà entreprendre un résumé des opérations effectuées en 1870 et une appréciation critique de ces opérations C'est ce que nous commencerons..... en nous basant sur un excellent résumé publié dans le *Journal de l'armée belge* par le colonel Vandewelde (*Revue militaire suisse,* 1er janvier 1871, pages 5 et 6).
>
> On entend souvent dire qu'on ne peut pas écrire l'histoire immédiatement après les événements. ... Il y a au contraire une portion importante de l'histoire militaire qu'il est bon d'enregistrer le plus tôt possible.... *c'est celle des faits.* (Page 4, même numéro).

C'est pour rester dans la vérité des faits que je me vois forcé,